

A rustic wooden cabin with a thatched roof is nestled in a dense forest of tall, thin trees. The cabin is made of dark wood and has a small chimney. The forest is lush with green foliage, and the ground is covered in grass and fallen leaves. The scene is peaceful and serene.

*Ne fais pas aux autres ce que tu
ne voudrais pas qu'ils te fassent*

Stéphane Lemonnier

Stéphane Lemonnier

Ne fais pas aux autres
ce que tu ne voudrais
pas
qu'ils te fassent

© Stéphane Lemonnier, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1202-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

L'homme gris

Elle est toujours là

Mais qui es-tu ?

La marque du destin

Qui sont-ils ?

La foudre tombe rarement deux fois au même endroit

Il ne ressemblait en rien, au genre de garçon, à qui il s'intéresse en temps normal. De taille moyenne, blond, les cheveux courts et les yeux bleus. Il en était même l'opposé. Pourtant, il y avait chez lui, quelque chose qui l'attirait. Et ce n'était ni son sourire, ni son regard insistant. Il s'était vite rendu compte, qu'il l'attirait, mais il n'y avait pas prêté attention jusque-là. Seulement, au bout de deux semaines, il était évident, qu'il ne venait pas juste pour le décor de la discothèque. De plus, il l'avait vu à maintes reprises refuser les avances d'autres types. S'il venait si souvent, c'était uniquement pour lui. Il s'était renseigné auprès de ses collègues, et ils lui avaient tous dit, que le garçon ne venait que les jours où il travaillait. Son collègue Stan, lui avait même révélé, que le type s'était renseigné sur lui. À savoir, s'il était célibataire et quels étaient ses jours et horaires de travail. Comment pouvait-il s'intéresser à lui sans même le connaître ? D'accord, le fait de servir derrière le bar, torse nu et moulé dans un jean, pouvait attiser les convoitises des clients, mais de là, à faire une fixette sur lui. Ça craignait un peu. Si ça se trouve, le gars était du genre, de ceux qui s'amourachent d'une autre personne au point de les voir comme leur idéal. Tout à fait le genre de cinglé qu'il évitait. À chaque fois, qu'il venait lui commander un verre, il prenait l'air le plus détaché possible. Le type essayait à chaque fois d'entamer la conversation, mais il fonçait directement de l'autre côté du bar. Stan lui avait demandé des explications sur son comportement, seulement, il n'avait aucune réponse à lui donner. Il fuyait le gars comme la peste, pourtant, il sentait bien que son corps réagissait à sa présence. Son estomac se nouait, ses gestes étaient moins assurés et il sentait comme des bourdonnements au niveau de ses tempes. Pour une raison, qu'il ne s'expliquait pas, le blondinet l'attirait, comme aucun homme ne l'avait fait auparavant. Depuis qu'il avait fait son coming out auprès de sa famille, il s'était promis de ne pas leur en infliger plus. À savoir, se mettre en couple, et les contraindre à accepter son conjoint. Sa vie de célibataire lui convenait très bien. Avoir des aventures sans lendemain suffisait à son bonheur. Du moins, c'est ce qu'il croyait, jusqu'à ce qu'il le rencontre. Un matin très tôt, après le boulot, il était sorti de la discothèque et s'était fait surprendre.

— Je peux savoir pourquoi tu me fuis comme ça ?

Quelques heures plus tôt, au bar, le blondinet avait une nouvelle fois, tenté de

lui parler. Comme à son habitude, il l'avait fui à peine, après lui avoir servi son whisky coca habituel.

— Je ne te fuis pas ! C'est juste que j'ai comme devise de ne pas sympathiser avec la clientèle.

— Alors, tu parles à tout le monde sauf à moi. Qu'est-ce qui te gêne chez moi ?

— Rien du tout ! À mon tour de te poser une question. Pourquoi cherches-tu tant à me connaître ?

— Parce que tu me plais, ni plus, ni moins. Il y a chez toi, un truc qui m'attire. Ne me demande pas ce que c'est, je serais incapable de te le dire.

— Holà ! Tu te rends compte que c'est un peu bizarre, comme entrée en matière. Ça ressemble un peu à une phrase dite par un type dérangé du cerveau.

— J'en ai conscience, mais je n'ai pas d'autre explication. C'est pour ça que j'aimerais qu'on discute. J'aimerais en savoir un peu plus sur toi. Je te rassure, je ne cherche pas forcément à te draguer. Je souhaiterais juste comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Cette attirance que j'ai envers toi. Elle n'a rien de physique au premier abord, même si je dois reconnaître que derrière ton bar, tu es plutôt sexy. Il y a autre chose.

— Ok ! Si tu veux, on peut aller boire un café au bar du coin. On discute cinq à dix minutes et après tu promets de me foutre la paix.

— Eh ben voilà ! Ce n'était quand même pas si difficile. Je commençais à croire que j'avais un énorme bouton blanc sur la tronche et que personne n'osait me le faire remarquer.

En fait de dix minutes, ils discutèrent plus de deux heures. Le blondinet s'appelait Enzo. Il avait vingt-sept ans et était assistant commercial dans une entreprise d'import-export. Fils unique d'une famille bourgeoise de Limoges, il avait dû quitter très jeune sa région natale, car ses parents l'avaient chassé de chez eux, après qu'il leur a révélé son homosexualité. À seize ans, il s'était retrouvé SDF à Paris et avait vivoté du mieux qu'il avait pu. Ensuite, une association l'avait pris en charge. De là, sa vie avait totalement changé. Il avait

repris ses études, avait trouvé un boulot d'assistant administratif et s'était même trouvé un petit studio en banlieue. Néanmoins, il s'ennuyait dans sa vie. Un jour de déprime, il avait décidé de tout plaquer pour venir à Londres. Il y avait rencontré son premier vrai petit copain, mais leur histoire n'avait duré que six mois à peine. Ensuite, il avait enchaîné les aventures sans vraiment cherché à se caser. Il s'en contentait très bien, jusqu'au soir où un de ses amis l'avait conduit dans la discothèque. En y entrant, son regard avait été comme attiré par le bar. Il l'avait vu et n'avait pas réussi à détacher ses yeux de lui, de toute la soirée. Enzo était un fan de guitare. D'ailleurs il en jouait à ses heures perdues, plutôt du classique. Ce qui avait amené leur conversation sur la musique, puis sur leur goût sur tout plein d'autres choses. Ils se découvrirent des points communs, mais surtout leur complémentarité. L'un et l'autre apportaient des informations supplémentaires sur divers sujets. Tel que sur la vie de tel ou tel artiste ou écrivain. Sans même s'en rendre compte, chacun de leur côté, ils apprécièrent ces deux heures passées ensemble. Au moment de se quitter Enzo osa lui donner son numéro de téléphone.

— Tu n'es pas obligé de m'appeler. Fais-le que si tu en ressens l'envie ou le besoin.

Plusieurs soirs passèrent sans qu'il ne voie Enzo dans la discothèque. C'était comme s'il avait disparu. À chaque fois que le rideau rouge de l'entrée s'écartait, il espérait le voir. Stan avait remarqué le changement qui s'était opéré en lui. Un soir, il lui demanda ce qu'il lui arrivait, mais il éluda la question. Comment aurait-il pu lui dire, qu'il croyait être amoureux. Amoureux d'un fantôme, qui plus est. Il avait fini par prendre sur lui et avait composé le numéro de téléphone qu'Enzo lui avait donné.

— Allo !

— Salut ! C'est Andrew, je ne sais pas si tu te souviens de moi ?

— Andrew ! Comment veux-tu que je t'oublie. Je pense à toi, au moins une fois par jour. Non, en réalité, ce sont plusieurs fois.

— Ne te voyant plus à la discothèque, je me suis dit qu'il t'était peut-être arrivé un truc.

— Serait-ce de l'inquiétude que j'entends dans ta voix ?

— S'il te plaît, ne te moque pas de moi. C'est juste que tu as disparu du jour

au lendemain. Après notre discussion de l'autre fois, je pensais te revoir plus tôt.

— Donc ! Si je résume bien. Le fait que je ne sois pas revenu depuis, dans la boîte, à susciter un manque chez toi.

— Je n'irai pas jusque-là. Je reconnais m'être posé des questions sur le pourquoi m'avoir accosté pour ensuite disparaître. Tu fais partie de ceux qui aiment ajouter un trophée à leur tableau de chasse ?

— Je ne comprends pas ! De quel tableau, tu parles ?

— Tu sais bien. Il y a des gens qui aiment se vanter auprès de leur entourage d'avoir pu sortir avec un nombre conséquent d'autres personnes. Je me suis même demandé, si je n'avais pas été l'enjeu d'un pari.

— Oh ! Tu es loin du compte. Si je ne suis pas revenu dans la discothèque, c'est uniquement parce que j'étais parti en déplacement. Tu n'es pas obligé de me croire, mais je comptais m'y rendre demain. Je sais qu'aujourd'hui c'est ton jour de congé.

En entendant ces derniers mots, la tension qu'il avait accumulée tous ces derniers jours s'envola. Et parce qu'il ne voulait pas attendre un jour de plus, il lui fit une proposition qu'il ne regretta pas.

— Pourquoi attendre demain. Si tu es libre ce soir, on pourrait se voir.

— Tu es sérieux ? Tu me proposes un rendez-vous ?

— Interprète-le comme tu veux ! C'est d'accord ou pas ?

— J'accepte avec le plus grand des plaisirs. On se retrouve où ?

— Dans le même bar que la dernière fois. On verra ensuite. Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est parfait ! À ce soir alors.

Leur histoire avait débuté ce soir-là. Après avoir bu une bière dans le bar, ils étaient allés dans un restaurant dans Soho. Ils avaient continué de se raconter leur vie, avaient débattu sur divers sujets et avaient surtout ri. Ensuite, ils s'étaient promenés sur les quais de la Tamise. Au moment de se quitter Enzo lui avait proposé de venir boire un dernier verre chez lui. En tout bien, tout honneur. Andrew avait découvert un petit appartement agréablement bien aménagé. Ils

avaient continué de parler de tout et de rien. Puis, Enzo s'était emparé de sa guitare et avait commencé à en jouer. En entamant les premières notes d'un morceau connu de Nicolas de Angelis, Andrew finit d'être conquis. Ce soir-là, ils n'échangèrent qu'un frêle baiser en guise d'au revoir. Ce n'est que le lendemain soir, que les choses devinrent véritablement sérieuses.

Devant le Gherkin Philippe reste ébahi devant une telle structure. Pour la plupart, il évoque une forme de cornichon, mais l'image qui lui vient est tout autre. Cependant, il n'est pas sûr que les Anglais apprécieraient sa comparaison. Il est inutile, qu'il en fasse part à Steven ou Carmen, l'un et l'autre n'aimeraient pas plus. Ils avaient longtemps hésité avant d'accepter leur invitation. Ce n'était pas une question de budget, puisqu'ils pouvaient se le permettre. Pas plus une question d'hébergement, puisque Carmen et Steven étaient prêts à les recevoir. C'était surtout la perspective de devoir gérer leurs trois enfants. Avec leur différence d'âge, aucun des trois n'aurait envie de faire ce que les deux autres voudraient. Pourtant, ils avaient tous besoin de vacances et ce voyage en Angleterre promettait d'être des plus agréables. En plus, il allait pouvoir passer un peu de temps avec son filleul Théo. À leur arrivée, il n'y avait eu que Carmen pour les accueillir, car Steven était retenu à son travail. Tout comme lui, il devait parfois faire face à des affaires sordides. Le soir même, il l'avait pris à part et lui avait demandé sur quel genre d'enquête il était. Muriel les voyant s'éloigner avait tout de suite compris de quoi il voulait discuter. Elle lui avait fait les gros yeux, montrant ainsi son désaccord. Seulement, c'était plus fort que lui, il fallait toujours qu'il s'intéresse à ce genre d'histoire. Steven lui raconta non sans intérêt l'affaire sur laquelle il travaillait. Avoir son avis serait le bienvenu. D'autant plus que Philippe en avait déjà connu une, du même genre.

— J'aime autant te dire que lorsque je suis arrivé sur les lieux, j'ai eu vite fait d'avoir des haut-le-cœur. Je te la fais courte. Ce matin, j'ai été appelé dans un quartier chic de Londres, Notting Hill. J'imagine que tu connais ?

— Non ! Mais je connais le quartier par le film.

— Voilà ! Donc je me retrouve dans une jolie maison très cosy. Les collègues sont déjà présents, ils ont tous le teint livide. Dans la pièce principale, il y a une femme d'une cinquantaine d'années qui est en pleine crise d'hystérie. Quand je demande qui c'est, on me répond que c'est la femme de la victime. J'en déduis qu'il s'agit d'un homme. Toutefois, quand je pénètre dans la pièce où se trouve le corps, je n'en ai pas la confirmation tout de suite. Le corps a tellement été mutilé qu'au premier regard, il est impossible de discerner le sexe de la victime. D'autant plus, qu'il n'y a plus de sexe. Le type, parce qu'il s'agit bien d'un type,